

“ La Petite Bibliothèque ” / 1 / 7

Série D.

Art et Littérature.

# Ce que racontent Monnaies et Médailles

Les Origines de la Monnaie — Son Histoire et sa Fabrication — Systèmes monétaires — L'Art monétaire : les Artistes et les Œuvres — Médailles et Médailleurs célèbres

PAR

JEAN D. BENDERLY

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS ET UNE CARTE

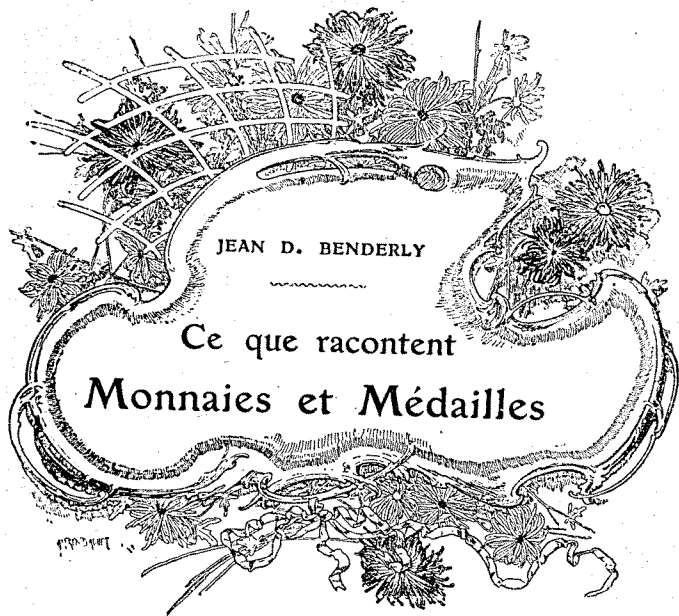


❖ Librairie Armand Colin ❖

Rue de Mézières, 5, PARIS

1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



*La petite Bibliothèque,*

JEAN D. BENDERLY



Ce que racontent  
Monnaies et Médailles



# Ce que racontent Monnaies et Médailles

---

## *Avant-propos.*

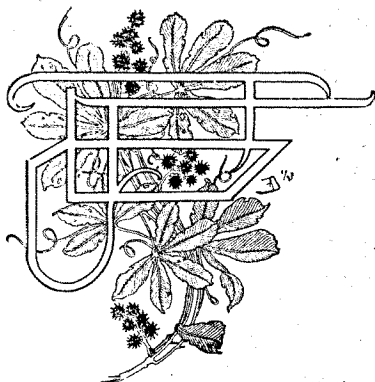
*Ce n'est pas en quelques pages qu'on pourrait traiter une question comme celle des monnaies et médailles, à un moment où la science qui les concerne, la Numismatique, forme un ensemble imposant de spécialités dont chacune comporte une bibliographie considérable. Ce petit livre n'est donc qu'un résumé des données les plus générales, puisées dans les meilleurs ouvrages, et que l'auteur s'est efforcé d'exposer aussi clairement, aussi agréablement que possible.*

*Il espère contribuer à propager le goût de ces petites choses nullement ennuyeuses, ainsi qu'on en préjuge généralement, mais passionnantes quand on a fait leur connaissance et qui s'appellent les médailles.*

*On ne saurait leur faire un grief de toutes ces nomenclatures, ces classifications, en un mot, de cette forteresse de gros livres, utiles assurément mais peu récréatifs, et dont l'aspect austère intimide.*

*Reproche-t-on aux fleurs la botanique?*

*Par leur beauté et leurs nombreux rapports avec la vie, par tout ce qu'elles évoquent et suggèrent, les médailles s'adressent à tout le monde et non aux seuls savants. C'est sous ce jour que l'auteur, qui est lui-même tout le contraire d'un spécialiste, a entrepris de les présenter au lecteur.*





## PREMIÈRE PARTIE

### *La Monnaie.*

#### I

#### *Origines de la Monnaie.*

« Si chacun, dit Jean-Baptiste Say, créait tous les produits dont il a besoin et les consommait, il n'y aurait point d'échanges proprement dits. »

En d'autres termes, l'échange est né de la division du travail.

C'est du jour, en effet, où il s'est spécialisé, où il n'a plus créé qu'une partie de ces produits, voire qu'un seul, que l'homme s'est vu dans l'obligation de recourir à l'échange pour pouvoir se procurer ceux qui lui manquaient; c'est l'origine du commerce.

Les premiers échanges s'effectuaient par le moyen du troc pur et simple : on échangeait directement marchandise contre marchandise, ainsi que cela se pratique de nos jours encore chez les sauvages.

Cependant, tout en allant, il s'établissait des préférences; telles choses se trouvaient répondre mieux que d'autres aux besoins ou aux désirs; on commençait à se rendre compte de l'utilité qu'il pouvait y avoir à établir leur valeur respective. Mais cela nécessitait une base d'évaluation : il fallait, pour

#### 4. Ce que racontent Monnaies et Médailles.

pouvoir calculer ces différentes valeurs, une mesure qui leur fût commune. Aussi se mit-on d'accord pour adopter une marchandise particulière qui pût servir d'étalon, d'échelle générale de la valeur de toutes les autres. Et comme on était alors entièrement absorbé par la vie pastorale, le choix se porta tout naturellement sur le bétail et particulièrement le bœuf et le mouton.

De ce jour le commerce entra dans une phase nouvelle. Toute chose valant désormais un certain nombre de bœufs et de moutons, on en vint à échanger les produits, non plus les uns contre les autres, mais contre ces animaux mêmes qui devinrent ainsi une sorte de monnaie.

Nous en trouvons des exemples dans Homère. Ainsi il est dit dans l'*Iliade* que chacune des franges d'or qui bordaient la fameuse Egide d'Athèna valait cent bœufs. Plus loin, nous voyons Achille vendre pour ce même prix de cent bœufs son captif Lycaon; et quand le fils de Pélée décerne les prix dans les jeux autour du corps de Patrocle, ceux de la lutte sont un trépied d'airain, estimé douze bœufs, et une femme habile aux travaux, valant quatre bœufs. Ce dernier prix ne laisse pas que de surprendre de la part de gens qui depuis dix ans guerroyaient à cause d'une femme; mais il ne s'agit là que d'une captive, d'une esclave.

Le souvenir de cette coutume des premiers temps se retrouve encore dans les mots mêmes qui, par la suite, ont servi à désigner la monnaie véritable : les peuples latins l'appelaient *pecunia*, de *pecus*, bétail, et qu'est-ce que ce mot de « roupie », employé de nos jours encore aux Indes, sinon un dérivé du sanscrit *rūpa* qui signifie également bétail?

C'est à ce souvenir aussi que se rattache le nom de « bœuf », donné par les Grecs à la monnaie. Ne disaient-ils pas de quelqu'un dont on avait acheté le silence : « Un bœuf a passé sur sa langue » ?

..

Mais le monde se civilisait : la vie pastorale avait fait son temps. L'homme se passionnait pour la terre, la remuait dans tous les sens, en extrayait des matières diverses qu'il façonnait d'une main déjà experte. Éparse sur de plus grands espaces de territoire, la famille humaine créait des centres nouveaux, multipliait les marchés : c'est de pays à pays qu'on trafiquait maintenant, de peuple à peuple. Le bétail devenait un bien pauvre moyen, et combien incommode ! Songez donc ! De nos jours on transporte sans peine une fortune entière, souvent un portefeuille y suffit ; mais trainer une somme importante, à une époque où tout se chiffrait par bœufs et par moutons, quelle aventure ! Voit-on d'ici le riche marchand regagnant son pays avec le produit de ses ventes, tout ce numéraire mugissant et bêlant qu'il fallait pousser devant soi à grand renfort de serviteurs ? Assurément le tableau ne devait pas manquer de pittoresque.

Il y a plus : « Il faut absolument, dit M. Mommsen, que la valeur de la matière qui doit servir de point de comparaison soit aussi peu variable que possible ; il faut aussi que cette matière ou cette denrée ne soit pas soumise à la reproduction, et surtout qu'elle ne soit pas indispensable aux besoins matériels les plus urgents ».

C'est pourquoi les hommes, plus expérimentés,

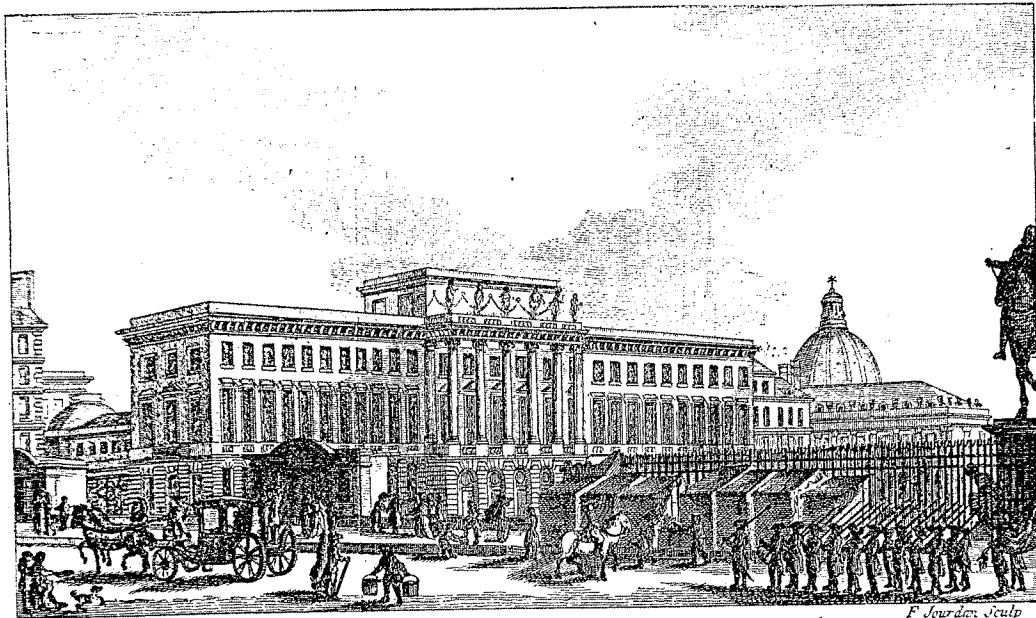
recherchèrent cette fois une matière qui, par ses qualités propres, pût satisfaire à toutes ces exigences; leur choix se porta sur les métaux, et encore, après des essais divers, s'arrêtèrent-ils de préférence aux deux plus précieux : l'or et l'argent. Indépendamment de leur beauté et de leur éclat, ces deux métaux sont, en effet, les plus solides, les plus inaltérables et, par conséquent, les moins sujets à la variabilité et à l'usure. De plus, ce sont les seuls qui, pouvant réunir le plus de valeur sous le moins de volume, permettent de transporter facilement de grandes sommes; enfin et surtout ils ont le grand avantage d'être rares, « ce qui les rend impropres aux usages domestiques et les préserve ainsi d'une des causes de fluctuation qui influe le plus sur la valeur des autres métaux<sup>1</sup> ».

L'usage de l'or et de l'argent comme instruments d'échange remonte à la plus haute antiquité. Chaque peuple employa celui de ces métaux qu'il trouvait chez lui en plus grande quantité : l'Asie, l'or; la Grèce, l'argent; et ce ne fut guère qu'en Italie, où l'on connaissait à peine l'or et où l'argent était extrêmement rare, que l'on utilisa le cuivre, très abondant dans le pays.

Cette innovation offrait trop d'avantages pratiques pour ne pas être universellement adoptée. Cependant elle n'abolit pas entièrement l'usage du bétail, que nous voyons assez longtemps encore servir aux échanges parallèlement aux métaux.

Ainsi, par exemple, les Grecs de l'*Illiade* achètent le vin de Lemnos qui avec de l'airain et du fer, qui avec des bœufs. Et à Rome, jusque vers le milieu du

1. Mommsen-Blacas.



*Thierry Del.*

*F. Jourdan Sculp.*

VUE DE L'HÔTEL DES MONNOYES  
Prise de dessus le Pont neuf

v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, on pouvait encore payer le prix d'une amende en bœufs et en moutons : les petits délits étaient taxés deux moutons, les grands jusqu'à trente bœufs.

\*  
\* \*

Les métaux qui servaient aux échanges affectaient les formes les plus diverses.

En Égypte on les employait soit à l'état brut, soit, plus fréquemment, sous forme d'anneaux plats ou de lamelles de différentes grandeurs qu'on nommait *tabnous*. La forme du *tabnou* nous est donnée par le signe hiéroglyphique qui servait à écrire ce mot  $\partial \Sigma$ , et qu'on a également, mais à tort, lu *outen*.

Chez les Chaldéens et les Assyriens, les formes courantes étaient des lingots ou des barres.

En principe, la forme n'avait aucune importance, attendu que le métal n'était, au fond, qu'une simple marchandise qu'on estimait au poids.

Sans doute fut-on amené par la suite à perfectionner ces lingots et ces barres, à graduer ces *tabnous*, afin d'éviter d'avoir continuellement à les rogner pour parfaire le poids : malgré tout cela, il fallait toujours les vérifier à la balance.

Le *tabnou* n'était pas une monnaie, c'était un poids<sup>1</sup>. Il valait dix *kits* ou *kats*.

Il en était de même du sicle.

Ainsi il est dit dans la Bible qu'Abraham *pesa* à Éphron 400 sicles d'argent tel qu'il avait cours chez les marchands.

1. Le *tabnou* pesait environ 95 grammes. D'après des documents conservés au Musée Britannique, une mesure de blé valait 7 *tabnous* de cuivre ; un chevreau, 2 *tabnous*.

Mieux encore : David donne à Ornan 600 sicles, au poids.

En effet, le sicle ou *sheqel*, dont plus tard Darius fera l'unité de sa monnaie d'argent, n'était encore à cette époque que l'unité du système pondéral assyro-babylonien<sup>1</sup>. Ce système tout sexagésimal découle selon toute probabilité de ce que les Babyloniens avaient divisé le jour et la nuit en 24 heures de 60 minutes, 60 secondes : nous n'y avons rien changé depuis. Leurs poids s'établissaient sur deux séries : la série forte ou poids du roi, et la série faible ou poids du pays, qui équivalait à peu près à la moitié. Ces poids étaient : le talent ou *bilat*, la mine ou *mana*, le sicle ou *sheqel*. Le talent valait 60 mines, la mine 60 sicles.

C'est un poids aussi que le demi-talent d'or qu'Achille, dans l'*Illiade*, promet comme prix de la course.

Il serait oiseux d'énumérer ici les différents systèmes pondéraux de la Grèce. Disons seulement que dans le système attique le talent valait 60 mines, la mine ou *maná* 100 drachmes, la drachme 6 oboles.

\*  
\* \*

Faut-il donc croire, avec M. Mommsen, que la monnaie, en dépit de toutes les facilités qu'elle peut apporter au commerce, n'est pas une chose indispensable?

Peut-être. Toujours est-il que de grands et puissants pays comme l'Égypte pharaonique, la Chaldée, l'Assyrie, qui ont traversé tant de siècles de prospé-

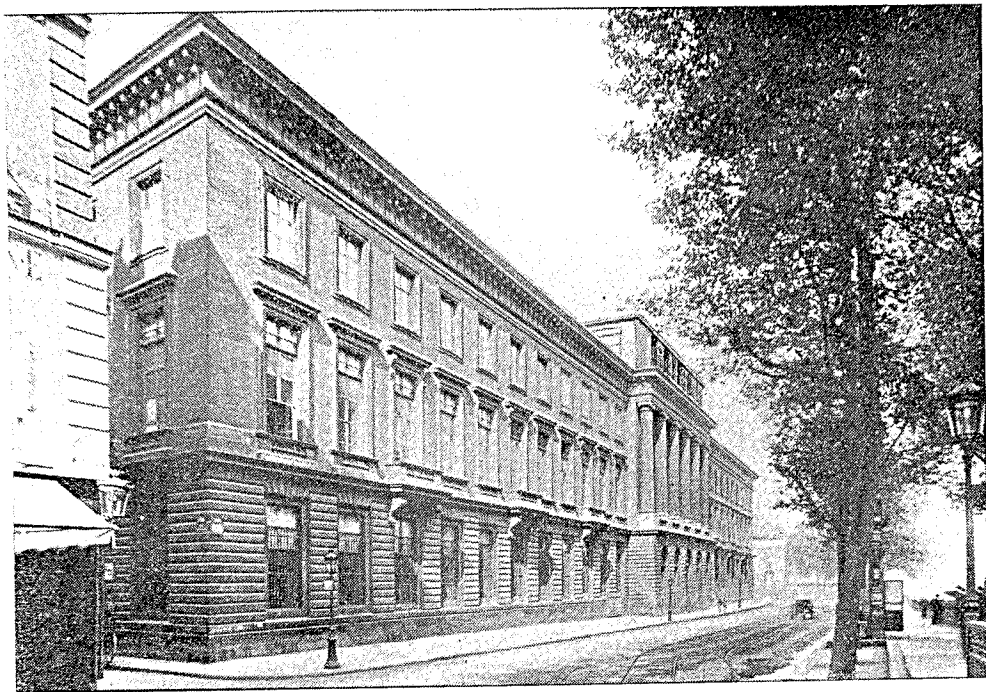
1. Le sicle pesait 8 gr. 415.

rité, qui ont eu des relations commerciales des plus étendues, l'ont complètement ignorée : car, pas plus là que chez les Grecs d'Homère et les Hébreux, on ne trouve la moindre trace de ce qui peut s'appeler la monnaie.

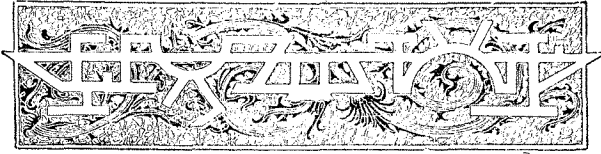
Ce qui, en effet, constitue la monnaie, ce qui confère à un morceau de simple métal ce caractère particulier, c'est la garantie *officielle* de son poids, de son titre, de sa valeur, garantie certifiée par un signe visible : l'empreinte monétaire.

Dès lors toute vérification devient superflue; bien mieux, « les lois interdisent un semblable examen et la déclaration du gouvernement, exprimée par un type ou par un signe, revêt alors le caractère d'un jugement sans appel » (Mommson). Or, seule l'autorité publique pouvait inspirer assez de confiance pour faire accepter un numéraire sans contrôle et mettre fin à ces « perpétuels mesurages » dont parle Aristote. Encore fallait-il que ce numéraire fût authentiqué et que son caractère légal se traduisit par une marque extérieure. La monnaie n'existe donc véritablement que du jour où on eut l'idée d'apposer sur les métaux qui servaient aux échanges une empreinte officielle garantissant leur poids et leur titre.

Cette idée, qui nous paraît à nous si simple, on a mis longtemps à la trouver, car la monnaie ne date que du VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ; mais, une fois inventée, cette chose dont on avait pu se passer, qui ne semblait pas répondre à un bien grand besoin, rayonna rapidement dans le monde civilisé. Essentiellement faite pour circuler, puisqu'on ne cherche à l'acquérir que pour l'échanger de nouveau, elle a couru de tous côtés, et dès le VI<sup>e</sup> siècle déjà nous la



LA MONNAIE DE PARIS. — VUE D'ENSEMBLE.



## IV

### *Systèmes monétaires et numériques.*

Les systèmes pondéraux de l'antiquité étaient fort nombreux : il en résultait une grande diversité de poids dans la monnaie, suivant qu'on adoptait celui-ci ou celui-là.

Cependant, quels que fussent les poids de l'unité, les systèmes monétaires peuvent se ramener à deux : celui de la *drachme*, dans les pays où l'étalon était l'argent, et celui du *statère*, dans ceux qui avaient adopté l'étalon d'or. Ce mot de *statère* exprime l'idée d'une chose doublée, c'est la double drachme, puisque l'étalon d'or pesait le double de l'étalon d'argent. Il est donc synonyme de *didrachme*, mais plus spécialement c'est l'étalon d'or, comme la drachme est l'étalon d'argent.

Dans le système de la drachme, celle-ci avait pour multiples :

Le didrachme ou statère ;

Le tétradrachme ou quatre drachmes, et exceptionnellement, comme à Athènes ou à Syracuse :

Le décadrachme ou dix drachmes.

La drachme avait quatre divisions :

Le tribole ou demi-drachme ;

Le diobole ou tiers de drachme ;

L'obole ou sixième ;

L'hémiobole ou demi-obole.

Quand l'étalon est le statère, celui-ci a pour multiple le double-statère et pour sous-multiples :

L'hémistatère ;

La trité ou tiers de statère ;

La tétarté ou quart ;

L'hecté ou sixième.

Dans les pays d'Asie, l'unité d'argent était le *sicle* : son poids variait également suivant les systèmes. Ainsi, par exemple, le sicle médique ou drachme perse pesait deux fois et demi moins que le sicle juif. C'est Darius I<sup>er</sup> qui en a fait une monnaie. Le sicle n'avait qu'une division, le demi-sicle. L'étalon d'or était le statère ou *darique* et avait pour multiple le double-statère. Exceptionnellement on a frappé des pièces d'or dépassant ce multiple, comme, par exemple, la magnifique pièce de vingt statères d'Eucratide, qu'on peut voir au Cabinet des Médailles.

A Rome, quand on avait pour seul étalon le bronze, l'unité était l'*as* et pesait la livre romaine, d'où son nom d'*as libral*. Il valait 12 onces et se décomposait en *semis*, *triens*, *quadrans*, *sextans* et enfin *uncia*.

Puis, au fur et à mesure que l'argent devient moins rare, le poids primitif de l'*as* diminue. Il tombe une première fois à quatre onces, puis à une seule — l'*as oncial* — et désormais ses multiples sont en argent.

La monnaie d'argent comprenait trois pièces :

Le *denier*, qui valait 10 as ;

Le *quinnaire*, demi-denier ou 5 as ;

Le *sesterce*, demi-quinnaire.

La monnaie d'or était l'aureus qui valait 25 deniers.



PIÈCE D'OR DE VINGT STATÈRES D'EUCRATIDE, ROI DE BACTRIANE.

Il y avait des pièces de trois ou quatre *aurei*, le *ternio* et le *quaternio*.

Sous l'empire, les monnaies courantes étaient :

l'aureus et le demi-aureus qu'on appelait également le quinaire d'or; le denier et le demi-denier, et enfin la monnaie de bronze qui se classe, d'après sa taille, en grand, moyen ou petit bronze.

Cependant on a encore frappé à cette époque, dans certaines circonstances particulières, des pièces qui, tout en ayant un caractère commémoratif analogue à celui de nos médailles, n'en sont pas moins des monnaies, multiples de l'unité. Ce sont ces grosses pièces d'or, d'argent ou de bronze, qu'on appelle *médillons* et sur lesquelles j'aurai à revenir.

Sous Constantin, l'aureus devient le *solidus aureus* ou sou d'or, avec, comme divisions, le demi-sou ou *semissis* et le *triens* ou tiers de sou. C'est ce système qu'adoptèrent les barbares à l'époque des invasions et que nous retrouvons chez les Mérovingiens.

A l'époque carolingienne, la seule monnaie qu'on frappe, tant en France que dans le reste de l'Europe occidentale, est celle d'argent; les seules pièces d'or qui circulent sont les *bezants* de Byzance et les pièces des Maures Almoravides d'Espagne, qu'on appelait, par corruption, *maravédís*, nom resté par la suite au billon espagnol.



DENIER ROMAIN.



GRAND BRONZE DE SEPTIME SÉVÈRE.



TRIENS DE DAGOBERT.

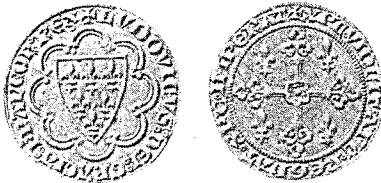
C'est saint Louis qui rétablit l'or en France en créant l'*écu d'or*, en même temps qu'il instituait des



DENIER PARISIS.

deniers d'argent pur nom-  
més *gros tournois* en rem-  
placement des deux sys-  
tèmes en cours, le *parisis*  
et le *tournois*, ou, plus  
explicitement, le denier

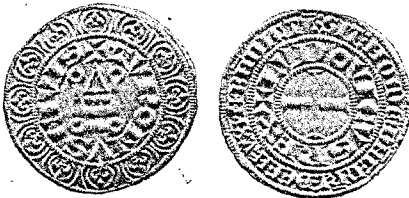
de Paris et celui de  
Tours.



ÉCU D'OR DE SAINT LOUIS.

Sous ses succes-  
seurs, la monnaie  
d'or prend en  
France des déno-  
minations diverses,

suivant le sujet qui  
l'illustre. Elle s'ap-  
pelle successive-  
ment *royal*, *agnel*  
ou *mouton*, *masse*,  
*chaise*, *angelot*, *franc*



GROS TOURNOIS DE SAINT LOUIS, FRAPPÉ  
ENTRE 1266 ET 1270.

à pied et *franc à che-  
val*. Sous Louis XII



CHAISE D'OR, DE PHILIPPE VI, ROI DE FRANCE,  
FRAPPÉE EN 1337.

la monnaie  
d'argent de-  
vient le *teston*,  
à cause de l'ef-  
figie royale  
qui fait son  
apparition  
sur les piè-  
ces. Le nom

de *louis* que nous donnons aux pièces d'or date de  
Louis XIII, et quant à notre système monétaire actuel,

basé sur l'étalon d'argent, avec, comme unité, le franc, il nous vient, comme on sait, de la Révolution.

\*  
\*\*

Pour écrire les nombres, les peuples de l'antiquité se servaient des lettres de l'alphabet. Chez les Grecs il existait trois systèmes de numération.

Le premier se composait de huit éléments. C'était d'abord le quart de l'unité ou  $\varnothing$ , puis la moitié ou C, enfin l'unité elle-même qui s'exprimait par la lettre I. — Puis venaient :

5	qui s'écrivait	Π	(Πεντε)
10	—	Δ	(Δέκα)
100	—	Η	([Η] Ἑκατόν)
1 000	—	Χ	(Χίλιοι)
10 000	—	Μ	(Μυριοι)

Jusqu'à 4 on répétait l'unité, de 4 à 10 on l'ajoutait au Π. Exemple : 4 = IIII, 6 = VI, 8 = VIII.

Au-dessus de 10, les nombres s'exprimaient par des combinaisons. Ainsi, Δ étant 10 et Η 5, 50 s'écrivait  $\text{F}^{\text{H}}$  ou  $\text{F}^{\text{H}}$ ; 100 s'écrivait II; 500 s'écrivait  $\text{F}^{\text{H}}$  ou  $\text{F}^{\text{H}}$ , et ainsi de suite.

Dans le second système, l'alphabet porté à 27 lettres par l'adjonction du digamma  $\text{Ϝ}$ , du koppa  $\text{Ϙ}$  et du sampi  $\text{ϙ}$ , était divisé en trois groupes dont le premier exprimait les unités, le second les dizaines, le troisième les centaines.

Ainsi A = 1, B = 2, Γ = 3, Ϝ = 6. I = 10, IA = 11. ID = 14 etc. K = 20, KA = 21, M = 40, P = 100 etc. 800 s'écrit Ω et 900 ϙ.

Au-dessus on ajoute aux lettres des accents ou des points.

Ce système est analogue à celui qu'employaient les Hébreux. Comme leur alphabet ne comptait que



MASSE DE PHILIPPE III OU PHILIPPE IV, FRAPPÉE AVANT 1225.

22 lettres, ils lui ajoutaient 5 lettres finales, puis procédaient de même par trois groupes.

Enfin, dans un troisième système, les Grecs

donnaient à chaque lettre une valeur correspondant



FRANC A PIED, DE CHARLES V, ROI DE FRANCE (1364-1380).

au rang qu'elle occupe dans l'alphabet. Par exemple  $A = 1$  et  $\Omega = 24$ . Au dessus on répète les lettres; ainsi 25 s'écrit AA, 26 BB, etc.

Les chiffres romains sont trop connus pour que



TESTON DE LOUIS XII.

nous ayons à nous en occuper ici. Disons seulement que, dans le système de l'*as*, celui-ci s'exprimait au moyen d'un trait

horizontal servant à indiquer l'once.

Le quincussis ou 5 as s'écrivait V, le décussis X, le centussis C.

Dès l'introduction de la monnaie d'argent, le

denier s'est écrit X ou  $\text{X}$  (dix as), le quinaire V  $\text{V}$  ou encore  $\text{<}$ , et enfin le sesterce IIS ou  $\text{IIS}$ . Depuis ce moment jusqu'au règne de Constantin, on compta à Rome par sesterces.

Notre système actuel de numération nous vient des Arabes, mais on ne sait au juste de qui ces mêmes Arabes tiennent les dix caractères qui le composent. Ce système a été introduit en Europe, au x<sup>e</sup> siècle, par un Français, le pape Sylvestre II.

